

XII

Signora, qui ne pouvait comprendre notre conversation, que nous faisions presque toujours en anglais, imagina, Dieu sait comment ! que nous disputions sur la supériorité de nos patries respectives. Elle se mit à louer les Anglais aussi bien que les Allemands, quoiqu'elle tint au fond du cœur les premiers pour fous et les seconds pour bêtes. Elle avait fort mauvaise opinion de la Prusse, dont le pays, selon sa géographie à elle, était situé bien par delà l'Angleterre et l'Allemagne; elle pensait surtout fort mal à l'endroit du roi de Prusse, le grand Federigo, que son ennemie, la signora Seratina, avait dansé l'année précédente, dans son ballet de bénéfice. Chose étrange, que ce roi, le grand Frédéric, vive toujours sur les théâtres italiens, et dans la mémoire du peuple d'Italie.

— *Dam zefardeyim kinnim*, dit milady, lorsque nous passâmes auprès du bénitier, mais elle ajouta tout de suite : non, il n'est pas besoin de métamorphoser pour le moment cet homme en bête, non-seulement parce qu'il change d'opinion tous les dix pas,

et qu'il se contredit sans cesse; mais c'est qu'il en vient aujourd'hui à se faire convertisseur, et je crois même que c'est un jésuite déguisé. Il faut, pour ma sûreté, que je fasse maintenant des grimaces de dévotion, si je ne veux pas qu'il me livre à ses cohypocrites en Loyola, à ces dilettanti de la sainte inquisition, qui me brûleront en effigie, vu que la police ne leur permet pas encore de jeter les personnes même au feu. Ah! révérend docteur! n'allez pas croire que je sois aussi raisonnable que j'en ai l'air. Je ne manque pas tout à fait de religion, je ne suis pas une tulipe; au nom du ciel, pas une tulipe! pour l'amour de Dieu, pas une tulipe! Je croirai plutôt tout, tout ce qu'on voudra. Je crois dès à présent le plus essentiel de ce qui est écrit dans la Bible, je crois qu'Abraham a engendré Isaac, et Isaac Jacob, et Jacob Juda, et aussi que celui-ci a connu sa bru Tamar sur la grande route. Je crois aussi que Loth but trop avec ses filles. Je crois que la femme de Putiphar a retenu dans ses mains le manteau du chaste Joseph. Je crois que les deux anciens qui surprirent Susanne au bain étaient très-vieux. Je crois encore que le patriarche Jacob a commencé par tromper son frère, et ensuite son beau-père; que le roi David a donné à Uri une bonne place à l'armée; que Salomon se donnait mille femmes, et se plaignait ensuite que tout était vanité. Je crois aussi aux dix commandements, et en observe même le plus grand nombre. Je ne convoite pas le bœuf de mon voisin, ni sa servante, ni sa vache,

ni son âne. Je ne travaille pas le jour du sabbat, le septième où Dieu s'est reposé, et même, par précaution, comme on ne sait plus au juste quel fut ce septième jour de repos, je ne fais souvent rien de toute la semaine. Quant aux commandements du Christ, j'ai toujours pratiqué le plus important, celui qui commande d'aimer ses ennemis; car, hélas! les hommes que j'ai le plus aimés ont toujours été, sans que je m'en doutasse, mes plus cruels ennemis.

— Au nom de Dieu, Mathilde, ne pleurez pas! m'écriai-je, quand j'entendis un son de l'amertume la plus douloureuse percer dans ces folles moqueries. Je connaissais déjà ce son, qui faisait toujours vibrer violemment, mais jamais bien longtemps, le spirituel cœur de cristal de cette singulière créature; et je savais que, si facilement qu'il résonnât, il était aussi facilement étouffé par la première bonne bouffonnerie qu'on lui offrait, ou qui lui passait à elle-même dans l'esprit. Pendant qu'appuyée contre le portail du cloître, elle pressait sa joue brûlante sur les pierres froides, et qu'avec ses longs cheveux elle essuyait une trace de larme, j'essayai de rappeler sa bonne humeur, en cherchant, dans la manière ironique qui lui était propre, à mystifier la pauvre Francesca, et en rapportant à celle-ci les nouvelles les plus importantes de la guerre de sept ans, qui parut l'intéresser fortement, et qu'elle ne croyait pas encore finie. Je lui racontai beaucoup de choses curieuses du grand Federigo, le spirituel cuistre, César en

guêtres, qui inventa la monarchie prussienne, jouait joliment de la flûte dans sa jeunesse, prenait beaucoup de tabac, et faisait aussi des vers français. Francesca me demanda qui serait vainqueur des Prussiens ou des Allemands? Car, ainsi que je l'ai fait remarquer, elle regardait les premiers comme un tout autre peuple; et il est vrai que d'ordinaire, en Italie, on ne comprend sous le nom d'Allemands que les Autrichiens. Signora ne s'émerveilla pas médiocrement quand je lui dis que, moi-même, j'avais longtemps vécu dans la capitale della Prussia, à Berelino, ville qui est située tout en haut dans la géographie, non loin du pôle glacial. Elle frissonna quand je lui peignis les dangers auxquels on est exposé quelquefois, quand les ours de la mer Glaciale vous rencontrent dans la rue. — Car il y a, ma chère Francesca, lui dis-je, beaucoup trop d'ours en garnison au Spitzberg, et ils viennent souvent passer un jour à Berlin par patriotisme, pour voir jouer *l'Ours et le Pacha*; ou bien ils vont chez Beyermann, au café Royal, faire bonne chère et boire du champagne, ce qui leur coûte souvent plus d'argent qu'ils n'en ont apporté, auquel cas un des ours reste attaché là jusqu'à ce que ses camarades reviennent et paient, d'où est venu le mot: « enchaîner un ours. » Beaucoup d'ours demeurent dans la ville même. On peut même dire que la ville doit son origine aux ours, et que c'est pour cela qu'elle s'appelle *Berlin*; car l'ours s'appelle en allemand *barlein*. Du reste, les ours de la ville sont

assez apprivoisés, et quelques-uns, entre autres, civilisés au point d'écrire les plus belles tragédies et la musique la plus sublime. Les loups y sont communs aussi, et comme ils portent, à cause du froid, des pelisses de mouton de Varsovie, il est plus difficile de les reconnaître. Les oies du Nord y voltigent çà et là, et chantent des airs de bravoure, et les rennes, *dilettanti* de haute ramure, courent tout autour en faisant les connaisseurs. Au surplus les Berlinoïis vivent avec modération, et sont laborieux : un grand nombre se plongent jusqu'au nombril dans la neige, et écrivent de la dogmatique, des livres édifiants, des légendes religieuses pour de jeunes demoiselles, des catéchismes, des sermons pour tous les jours de l'année, des poésies d'Eloha, et avec cela ils sont très-moraux, car ils sont enfoncés jusqu'au nombril dans la neige.

— Les Berlinoïis sont donc chrétiens ? s'écria Francesca, tout étonnée.

— Leur christianisme, *bellissima signora*, a quelque chose de particulier. Au fond, ils n'en ont pas du tout, et puis, ils sont trop raisonnables pour le pratiquer sérieusement. Mais comme ils savent que le christianisme est nécessaire dans un État, pour que les sujets obéissent avec une charmante humilité, et pour qu'en outre on ne vole et ne tue pas trop, ils cherchent du moins, à grand renfort d'éloquence, à convertir leur prochain au christianisme ; ils veulent, pour ainsi dire, trouver des remplaçants dans une religion dont ils souhaitent le maintien, et dont

l'exercice rigoureux leur est trop pénible à eux-mêmes. Dans cet embarras, ils mettent à profit la ferveur des juifs pauvres, beaucoup de ceux-ci deviennent chrétiens à leur place, et comme, pour de l'argent et de bonnes paroles, ces pauvres juifs se laissent employer à tout ce qu'on veut, ils sont déjà si bien exercés dans le christianisme, qu'ils commencent à crier fort régulièrement à l'incrédulité, combattent à mort pour la Trinité, à laquelle même ils croient pendant la canicule, se prennent de rage contre les rationalistes, parcourent le pays comme missionnaires et espions de la foi, colportent de petits traités édifiants, roulent le mieux les yeux dans les églises, font les grimaces les plus hypocrites, et réussissent si bien dans le bigotisme, que la jalousie de métier s'en mêle déjà, que les anciens maîtres de la corporation, les chrétiens pur sang, commencent à se plaindre en secret de ce que le christianisme est maintenant passé tout entier dans les mains des juifs.